

LES FORÇATS DE L'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE — VENISE

XV

— Il a gagné, il a ramassé une somme considérable dont il est porteur : il a chassé la pauvre marquise, après l'avoir trafiquée après lui en esclave.

Une fois propriétaire de cet argent qu'il ambitionnait, il est venu directement en Italie et par le chemin le plus court. Il arrive ce matin ; il a des moyens puissants puisque'il a beaucoup d'or.

« Vous vous rappelez ses menaces : je ne suis pas tranquille, et je ne vous quitterai pas jusqu'à ce que...

— Quoi ?

— Jusqu'à ce que vous n'ayez plus rien à redouter.

Amaranthe, en ce moment, ne craignait rien ni pour elle ni pour sa sœur : elle se sentait protégée par un pouvoir supérieur ; mais elle tremblait pour Armand. Il avait rompu son ban de reconnaissance ; il venait braver l'homme auquel il devait la vie et la liberté. Cette fois, il ne serait pas le plus fort.

— Ayez pitié de lui ! mon ami, dit-elle, répondant à sa pensée.

— Je suis responsable de vous et d'Aurore devant Dieu et devant ma conscience. Je vous donne ma parole de ne pas attaquer ; mais, à la moindre démarche de sa part qui puisse nous atteindre l'un ou l'autre, je ne ménagerai plus rien.

— Et il ne se cache pas ? reprit la comtesse.

— Et il ne se cache pas ? Cet homme est bien impudent ; il se montre à vous, il va le front levé lorsqu'une condamnation pèse sur lui ; il sait de quel endroit il a été tiré, et il n'a pas peur qu'on l'y replonge. C'est un cœur d'acier.

— C'est une nature admirable à laquelle la culture seule a manqué ; son éducation lui a à peine appris la différence du bien et du mal ; ses passions indomptables l'emportent et il obéit.

— Triste obéissance ?

— Aurore ne doit pas sortir, n'est-ce pas ?

— Aurore sortira, au contraire elle ne changera rien à ses habitudes : la surveillance doit être occulte pour être fructueuse ; autrement on lui cache tout et elle devient inutile.

— Je vais veiller moi-même...

— Non, je ne le veux pas ! Vos femmes et les siennes, à la bonne heure, et sans un instant de relâche.

« Cette nuit même il cherchera à s'introduire : le temps est propice aux amoureux. Les mesures sont prises, ne vous tourmentez pas.

— Et lui !

— Lui ? ah ! ma bien aimée, j'ai besoin de me rappeler mes promesses à cette étrange persistance. Lui, il réglera son sort, il dépendra de lui seul.

Un domestique se présenta et remit une lettre au comte. Un messager l'apportait à l'instant même à travers ce déluge de pluie : ce devait donc être une nouvelle d'importance.

Andrea la décacheta sur-le-champ.

— Faites chauffer et sécher cet homme et qu'il m'attende, répondit-il.

— Eh bien ? eh bien ?

— Je ne me trompais pas : cette nuit même Aurore sera prévenue que le jour est arrivé. On a surpris une lettre, on le veille, on le guette, on le conduira ici dès qu'il paraîtra.

— Mon Dieu !

— Je serai là, mon ami. Messer Grando nous donne des hommes sûrs : un d'eux est établi sur le balcon même d'Aurore, derrière les caisses de fleurs. Il ne peut nous échapper, et tout ce passera, je l'espère, entre nous, de manière à ce que le secret ne se divulgue pas.

La comtesse était en proie à l'agitation la plus vive ; elle marchait convulsivement ; elle se reprochait d'avoir permis à sa sœur de la quitter ; elle la voulait près d'elle : elle s'élança pour aller la chercher.

Le même domestique apporta de nouveau une lettre.

— Le messager a oublié celle-ci pour monseigneur, dit-il.

Andrea rompit le cachet et lut la singulière épître que voici :

« Salut à la République de Venise, à toute la seigneurie et au comte Dandolo particulièrement. J'ai été condamné et je n'ai point subi ma peine, je me suis enfui et je suis revenu, j'ai fait une promesse et je la tiendrai. Lorsque vous lirez ces lignes, Aurore sera déjà en mon pouvoir. »

Le comte ne put s'empêcher de sourire et de lever les épaules de pitié.

— Le fat ! l'insolent ! poursuivit-il.

Il reprit sa lecture :

« Vous mettriez vos alguazils en mouvement quo cela ne servirait à rien. Vous ne me prendrez plus comme l'année dernière : je suis riche, je suis habile et je vous échapperai. »

— C'est ce que nous verrons.

« La partie est engagée entre nous ; les enjeux sont sur la table. Vous vous croyez sûr du succès ? Attendez. C'est une guerre à mort, c'est une lutte dans laquelle un de nous succombera ; un pressentiment me dit que ce ne sera pas moi.

« Au revoir, quand et comme il me plaira ! »

— Qu'allez-vous faire, mon ami ? lui demanda timidement la comtesse, qui n'avait pas cessé de pleurer pendant cette lecture.

— Le temps de la clémence est passé, la jactance de cet homme me lasse. Pardonnez-le-moi, mais il ne restera pas libre trois heures : je serais coupable d'agir autrement.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la comtesse, ai-je le droit de m'y opposer.

Le comte appela ses gens et fit demander l'espion qui attendait ses ordres. L'espion était parti. Il envoya chercher ceux qui rôdaient autour de la maison ; on n'en trouva pas un seul.

Inquiète, madame Dandolo, courut à l'appartement d'Aurore. Rien n'y était dérangé : ses femmes et ses domestiques dormaient dans l'antichambre ; sa camériste favorite, reposait, selon sa coutume, sur un lit de camp, au pied du sien.

Mais Aurore n'y était plus !

Son lit en désordre attestait pourtant qu'elle s'était couchée, et sur la table se trouvait un billet ouvert, renfermant ces quelques mots :

« Il m'appelle, je le suis. Adieu ! »

La comtesse, au désespoir, s'élança dans la galerie en appelant son mari d'un accent plein de larmes. Il accourut :

— Qu'est ce ? qu'y a-t-il ?

— Aurore est partie ! Aurore est enlevée ! Qu'on la cherche, mon ami, au nom du ciel, et si vous ne voulez pas que je meure !

— Le misérable, il avait raison ! s'écria le comte. Oh ! je le trouverai, je le trouverai ! Mon amie, ne craignez rien, je le trouverai !

XVI

Un soir de juillet, par un de ces temps adorables qui rendent